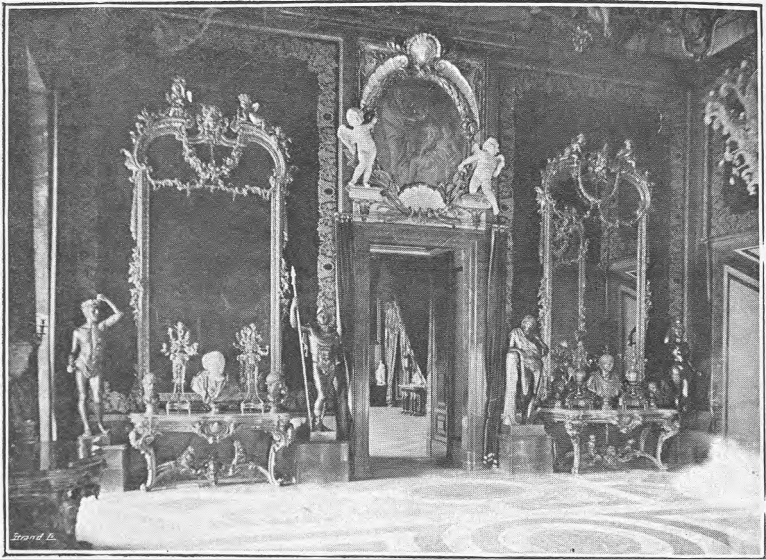


assez petit de l'Escorial, j'en ai compté jusqu'à sept (1).

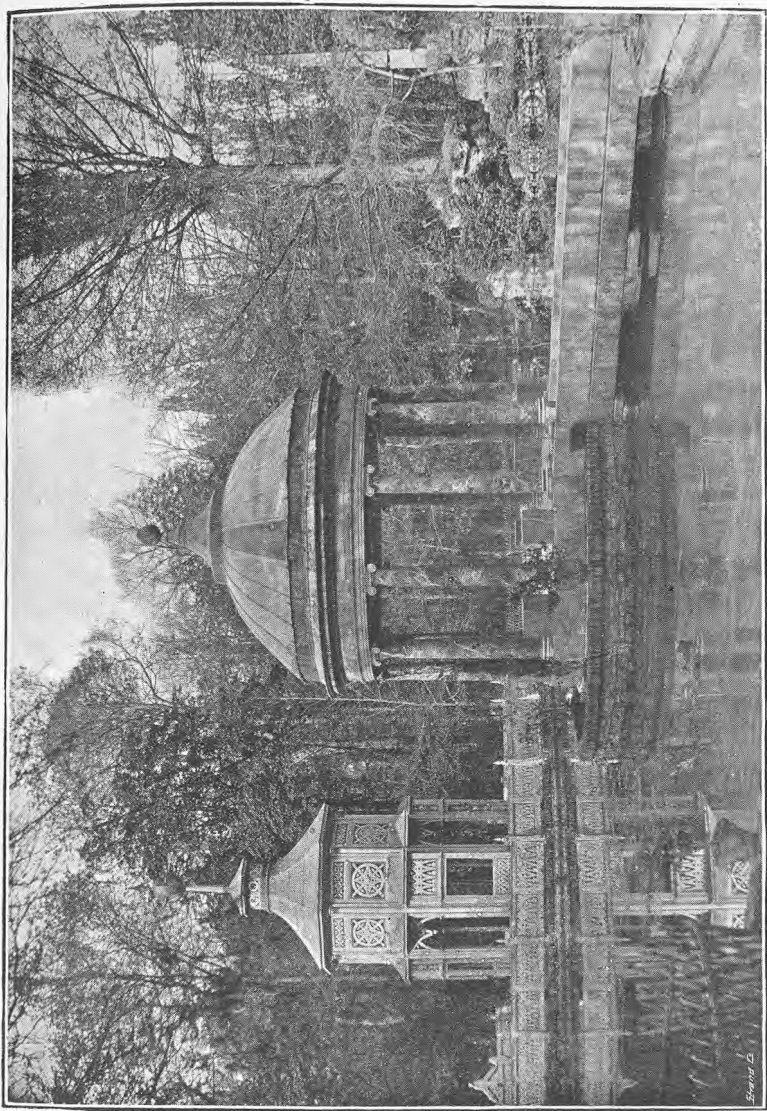
« Personne ne croirait que tant de cadrans marchent ensemble. Aussi bien n'en ont-ils garde. Femmes, philosophes, hommes politiques et pendules ne sont point pour



Palais royal de Madrid — Un détail de la salle du Trône.

être d'accord. La Reine, j'imagine, en suivant les aiguilles qui tantôt avancent, tantôt retardent les unes sur les autres, songe aux partis qui tous prétendent donner la vraie indication et sont sans cesse divisés entre eux. Hélas, entre tant de divergences, entre tant de conseils intéressés ou sincères, justes ou faux, mais toujours opposés, lequel

(1) Ferdinand VII avait à un degré rare cette manie des pendules et surtout des pendules françaises.



Palais royal d'Aranjuez — Le pavillon chinois.

montre la bonne voie, la voie du salut, celle qu'il faut adopter à l'heure actuelle? Et Marie-Christine rêve entre ces deux spectacles faits pour l'intimider en lui rappelant la grandeur de sa responsabilité : l'un est le plafond lumineux et léger où Tiepolo a peint l'exaltation de la monarchie espagnole; l'autre est, sur le tapis, orgueilleusement tracée au pied des trônes, une mappemonde ! »

Une salle encore sollicite l'attention ; c'est dans la partie Ouest du Palais, une vaste pièce dont les panneaux entièrement revêtus de curieuses porcelaines de Chine lui firent donner le nom de cabinet chinois.

Et c'est la Chapelle, dont la majestueuse coupole domine, au Nord, tout le Palais-Royal. On y accède par de spacieuses galeries où, les jours de gala, sont tendus, avec des tapis de la Manufacture Royale, les admirables tapisseries flamandes de « l'Apocalypse » et de « l'Expédition de Carlos V à Tunis » qui sont une des glorieuses richesses du Palais. Ses deux nefs, ses seize colonnes de marbre noir des carrières de Mañaria, les fines sculptures de ses chapiteaux et de ses pilastres, la beauté de ses verrières en font une véritable basilique et d'ailleurs c'est vers cette croix latine figurée par la Chapelle royale que va, dans un double élan d'espoir et de religion, la piété des madrilènes, car sous le maître-autel reposent les corps de San Isidro, patron de Madrid et de San Iago patron de l'Espagne.

Enfin, l'*Armeria*, musée des armures, complète ce Palais; il enchanta tout particulièrement M. Pierre Loti qui l'ayant visité plusieurs fois, écrivait encore :

« Elles reluisent des pieds à la tête, toutes les poupées, dans leurs armures soigneusement fourbies. Quelques-unes, les plus précieuses, sont en rang dans des vitrines ; les autres forment des groupes et des foules au milieu de la salle. Sous l'acier des cuirasses et des cuissards, on voit passer leurs jupes courtes ; étoffes anciennes, vieux velours brodés d'or, qui pour la plupart furent réellement portés par les preux d'autrefois. Autant que possible les visières sont rabattues, cachant la place des visages détruits ; mais les attitudes données à ces carapaces merveilleuses sont presque toujours des attitudes de vie et même de combat. Sur des chevaux, recouverts de housines et bardés de fer, qui ont l'air de se cabrer, des chevaliers, au casque empanaché magnifiquement, ont l'air de tenir, dans leur main absente, leur lance de tournoi. Certaines cuirasses, certains boucliers sont d'inimitables chefs-d'œuvre d'orfèvrerie. Il y a aussi beaucoup d'armures d'enfant, ayant servi aux jeux de petits princes qui, par la suite, devinrent des souverains et qui sont aujourd'hui des débris, scellés dans les caveaux de l'Escurial. Sur des cartons, sur des plaques, on a pris soin d'inscrire les noms des hommes à qui ont appartenu ces costumes de guerre, qui ont brandi ces épées : ils s'appelaient Charles-Quint, Philippe II ou Boabild...

« Et deux ou trois siècles au plus nous séparent de la période d'évolution humaine où, pour aller au combat, on revêtait ces ornements de scarabée, on arborait ces plumets et ces étendards ! Comme tout cela cependant paraît déjà loin de nous ! »

Pour nous résumer et avant de jeter un coup d'œil sur les jardins, disons que la façade du Palais a 155 mètres de largeur sur 13 mètres de hauteur, que le rez-de-chaussée comprend en outre de la Cour d'honneur et du large vestibule donnant accès sur l'escalier monumental, la galerie des statues, la salle à manger, les salles d'armes des gardes du Palais *alabarderos*, *monteros* et *caballerizos*, des salons d'attente et enfin les dépendances ; au premier étage : les trente-cinq salons d'attente, de réception et d'audience et les appartements de Leurs Majestés.

Les jardins dévalent en pente douce depuis la façade nord du Palais — façade où n'existe qu'une seule porte — jusqu'aux bords du Mançanarès.

« De ce côté du palais — dit toujours M. Pierre Loti — les fenêtres royales regardent la campagne — une campagne qui étonne, parce que là, si près de la ville, elle a déjà l'aspect d'un désert : pas de maisons, pas de clôtures apparentes ; des bois, des broussailles, une vaste étendue quasi sauvage, que terminent au loin des montagnes, et où serpente le triste Mançanarès.

« Un tel lointain, aperçu entre ces rideaux de brocart dont les années ont délicieusement calmé les nuances, donne aux somptueux appartements solitaires encore plus de mélancolie et de grandeur. »

Féeriques vraiment sont ces jardins aux bosquets touffus et fleuris, vingt-six fontaines monumentales y chantent jour et nuit la douce chanson de l'onde et les noms qu'on leur a donnés font revivre exquisement en elles le charme des mythologies et des magies.

Mais ils sont déserts, et c'est peut-être plus encore par amour de la solitude que pour leur beauté que la Reine y vient presque quotidiennement faire une promenade méditative.

Autrefois les rois d'Espagne possédaient un grand nombre de résidences, de *sitios*, et d'ailleurs les villes se disputaient l'honneur d'édifier et d'entretenir un palais où le souverain pût venir leur donner de temps à autre l'agréable spectacle des splendeurs de la cour. Ainsi furent Tolède, Séville, Grenade, Malaga, Cordoue, Burgos, Valence, Jativa, Valladolid, San Fernando (1), la Casa de Campo (2), et, enfin, le plus sévère et le plus grandiose de ces *sitios reales*, l'Escorial qui n'est plus qu'un monastère priant sur la nécropole des Rois.

Aujourd'hui, la Cour ne possède plus que trois résidences, encore ne sont-elles pas éloignées de Madrid : EL PARDO et LA GRANJA au nord et ARANJUEZ au sud.

El Pardo, rendez-vous de chasse édifié sur les bords du Mançanarès, à 12 kilomètres de Madrid, par Charles V, puis reconstruit, après un incendie, pour Philippe III, n'a plus la splendeur d'autrefois.

La chasse giboyeuse du domaine très boisé fut affermée voici quelques années et la Cour n'a gardé de cette résidence, qui avait 72 kilomètres de circonférence, qu'une

(1) Qui après sa désaffectation fut acquise pour une manufacture de draps et passa, depuis, à d'autres industries.

(2) Transformée, par la reine Christine, en ferme modèle.

sorte de petit Trianon appelée la *Zarzuela*. C'est là même que don Fernando, frère de Philippe IV, fit jouer certaines comédies, assez semblables à nos vaudevilles, qui furent, dès lors, baptisées *zarzuelas*.

Alphonse XII affectionnait particulièrement cette retraite discrète et jolie; ce fut là qu'il avait reçu l'archiduchesse Marie-Christine pendant les derniers jours de leurs fiançailles et ce fut là qu'il vint mourir, discrètement, élégant comme il avait vécu.

Le souvenir se plaisant sous les hauts et tranquilles ombrages, S. M. Marie-Christine y envoie quotidiennement en hiver le jeune Roi qui, pendant toute une après-midi, vivant en pleine nature, apprend déjà à se rappeler.

La Granja fut autrefois un ermitage, puis un monastère jusqu'au jour où Philippe V ordonna d'y construire un palais, le palais de San Ildefonso. Il fallut plus de vingt ans pour l'achever et faire de ces lieux escarpés les merveilleux jardins qu'on admire encore aujourd'hui.

Son palais splendide, ses jardins dessinés d'après l'école française du xvii^e siècle, ses fontaines — les plus belles du monde, dit-on — en ont fait comme un Versailles madrilène.

Si la Reine ne peut supporter — on ne sait pourquoi — ce *sitio* où elle n'alla qu'une seule fois après la mort d'Alphonse XII, en revanche l'Infante Isabelle se plaît à y passer chaque été pendant tout le temps que la Reine régente et Alphonse XIII demeurent à Saint-Sébastien.



Près de là, est la fabrique royale de cristal.

Situé sur les bords du Tage, à l'abri des vents, le palais d'Aranjuez s'élève au milieu d'une splendide forêt presque aussi giboyeuse qu'au temps de Saint-Simon où le seul coup de sifflet d'un valet suffisait pour faire accourir — heureux temps ! — marçassins, laies et sangliers, chevreuils et cerfs qui se disputaient les auges de grain. Ces chasses fabuleuses sont aujourd'hui en partie remplacées par les haras de la Couronne.

Plus célèbre sans doute, pour le touriste, à cause de la fameuse missive de Charles III à sa femme : « Madame il fait grand vent et j'ai tué six loups », que par l'étymologie de son nom indiquant qu'il est édifié sur l'emplacement d'un temple de Jupiter, le palais d'Aranjuez fut en partie détruit — au cours de quatre siècles — par cinq ou six incendies. Reconstitué à la fin du xviii^e siècle, il est vraiment admirable autant par son aspect que par les richesses artistiques qu'il renferme ; aussi S. M. Marie-Christine l'affectionne-t-elle tout particulièrement — il est vrai que le Palais renferme la plus belle « salle de musique » de toutes les Espagnes — régulièrement, elle y passait une partie du printemps mais, depuis les soucis de la politique s'aggravant et surtout à cause des tristes événements de Cuba, la Reine dut renoncer à cette étape de calme rêverie afin de rester en communication directe avec son ministère.

Ce fut au siège de Saint-Quentin que Philippe II, ayant



Cliché Neurdein.

La famille royale à Saint-Sébastien.

ALPHONSE XIII.

ordonné de diriger une batterie sur une église dédiée à saint Laurent, fit vœu, effrayé de ce sacrilège, d'édifier au saint martyr un sanctuaire plus beau que le sanctuaire détruit.

Le royal fanatique tint parole; de retour à Madrid, il ordonnait à Juan Baptiste, son architecte, que l'Escorial, monastère, palais et tombeau, fût construit en forme de gril pour rappeler la torture infligée au Bienheureux.

L'Escorial ou encore *San Lorenzo* est, on le sait, le Panthéon, le Saint-Denis des Rois d'Espagne. Tant de fois on l'a décrit, tant de gravures et de photographies en ont été données — vulgarisant les chefs-d'œuvre de sculpture dont Leone Leoni entailla les rocs de ses pilastres et de ses voûtes — qu'il n'est vraiment pas nécessaire d'insister : sa description, comme celle des courses de taureaux, remplissant facilement la presque totalité des livres consacrés à *la España*, sa description est dans toutes les mémoires. Par là, le mot est devenu tellement évocateur que dire « Escorial » c'est rappeler un lieu terrible et désolé, fait de lourdes pierres lourdement amoncelées, hanté de souvenirs funèbres ; c'est faire revivre cette halte des funérailles des Rois, à Galapaña où le Grand Chambellan, se penchant vers le cercueil, demandait au Roi « s'il était disposé à « continuer le voyage ».

Un dernier mot, macabre. Sous le règne éphémère d'Amédée, comme un voyageur demandait à un gardien pour qui béait une niche vide dans l'ombre rougeâtre du *Pudridero* aux murs de porphyre :

— *Por el Rey Amadéo!* répondit laconiquement l'Espagnol.

L'Escorial, c'est le cloître formidable et têtue de la Majesté, de la Tristesse et de la Mort.

Si S. M. la Reine régente n'est jamais revenue à l'Escorial après la mort d'Alphonse XII, c'est moins par effroi de la nécropole que par éternel regret. Comme une transition entre son affliction timide, jamais lassée, et la solennelle tristesse de San Lorenzo, elle a choisi, non comme résidence (quoique le palais et les jardins appartiennent à la Couronne) mais comme but favori de ses promenades, la *Casa de Campo* où elle se rend — aussi souvent que ses devoirs de Reine et de mère le lui permettent — en traversant seulement le *Campo del Moro*, les jardins du Palais.

Les bâtiments sévères de la *Casa de Campo* (Maison des Champs) sont affectés aujourd'hui à l'Administration des revenus de la Couronne. Le parc splendide est ouvert au public, moyennant un permis spécial — facilement et gratuitement délivré par le Palais — mais l'on fréquente peu ces sombres allées qui dévalent, en une gravité triste, jusqu'aux rives du Mançanarès; seuls y viennent volontiers promener leur douloureuse rêverie ceux que la mort a frappés dans leurs affections; et les longues mantes de deuil qui passent sont comme des sœurs silencieuses pour la Reine.

Toutes les résidences que nous venons de rapidement énumérer appartiennent à la Couronne; mais il existe un autre *Sitio real*, propriété privée de S. M. Marie-Christine, à Saint-Sébastien : le palais de Miramar.

Plus villa que château, plus vaste qu'élégant, Miramar, est, à vrai dire, la seule résidence favorite de la Reine qui, tous les ans, avec S. M. Alphonse XIII, y vient avec une partie de la Cour — que s'empresse évidemment de suivre la haute société madrilène.

Ces vacances royales, commençant ordinairement au mois de juillet et se terminant au mois d'octobre, amènent — il n'est pas besoin de le dire — une grande quantité de touristes vers la belle plage de la Concha.

Et c'est un répit pour la souveraine, qui oublie un peu l'étiquette, les soucis du pouvoir et les tristesses de la politique devant l'admirable golfe où, comme chante le poète guipuzcoan D. Ramón Fernández, la cité, « comme un cygne flottant sur la mer, belle et gracieuse se mire ».

*Como un cisne flotando en el mar,
Y galana y risueña se mira.*

La Maison royale

Comme l'immense décor — que nous venons d'indiquer sommairement — où se déroulent les grandioses cérémonies et la vie de la Cour d'Espagne — est animé par la « Maison Royale », la noblesse et les fonctionnaires, nous allons rapidement encore, donner un aperçu de l'organisation intérieure du palais.

La « Maison Royale » — qui comprend toutes les personnes investies de charge les mettant en rapport immédiat avec le souverain — la « Maison Royale » est restée à peu près telle qu'elle était jadis; d'ailleurs, la Restauration en rouvrant le théâtre pompeux de la vieille monarchie, ne pouvait désirer d'en supprimer les acteurs.

Selon la bonne volonté du souverain, et sous le com-

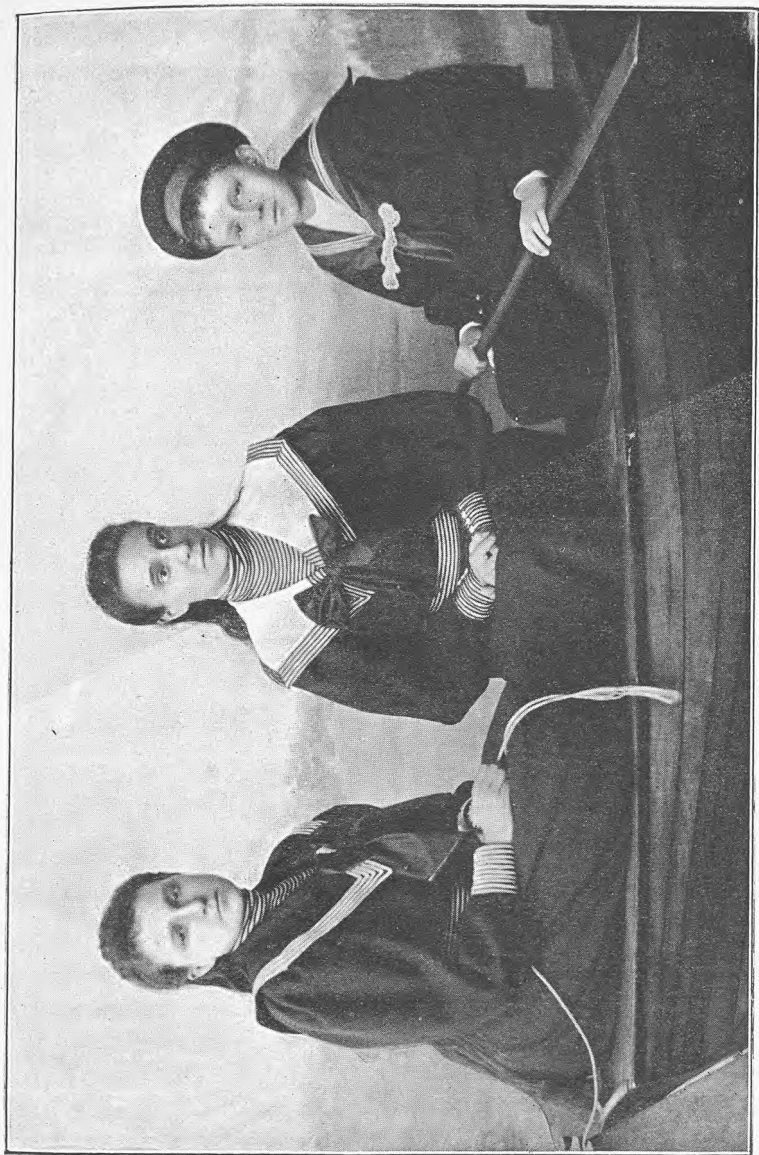
mandement suprême du *mayordomo* de Sa Majesté (1) qui, toujours Grand d'Espagne, est en même temps Grand Écuyer, Garde des Sceaux et Grand Chambellan, la Maison Royale est divisée en trois départements : *gobierno*, gouvernement, *etiqueta*, protocole, *administración*, administration.

Il y a encore, sous ce commandement, quatre autres « chefs du Palais » : *Sumiller de corps*, *el caballerizo mayor* le grand écuyer, la *Camarera mayor* de Sa Majesté, la grande camériste de Sa Majesté, *el Pro-capellan mayor de Palacio* le grand aumônier du Palais. En outre, autant de caméristes qu'il y a d'Altesses royales à la Cour.

Le Grand Maître qui, actuellement, est le duc de Medina-Sidonia, est aidé dans ses délicates fonctions par le Grand Chambellan (qui doit être Grand d'Espagne) — aujourd'hui le duc de Sotomayor ; il a directement sous ses ordres : les mayordomos de semaine, les gentilhommes de maison et de bouche, les « veneurs d'Espinosa » et les huissiers.

Les Chambellans de semaine — ou encore Chambellans au service intérieur — sont ainsi nommés parce que, à tour de rôle, il prennent le service au Palais pour une semaine. Leur qualité les appelant à suppléer au besoin le Grand Chambellan — un Grand d'Espagne, nous l'avons dit — ils doivent être de haute noblesse. Ce sont maintenant D. L. Pineda, marquis de Santa Genoveva, D. A. F. de Salamanca, comte de Fuente del Salce, Don A. Beraud et D. E. Catala.

(1) Grand Maître de Sa Majesté. Il porte aussi le titre de *Jefe Superior de Palacio*, chef supérieur du Palais.



S. M. Alphonse XIII et les Infantes.

La fonction des gentilhommes de Maison — qui, en rang de préséance, viennent immédiatement après les chambellans — est d'accompagner le Roi à chacune de ses sorties. Du même rang sont les gentilhommes de bouche qu'il ne faut confondre ni joindre avec les précédents; jadis, ils avaient pour mission spéciale d'accompagner les souverains au repas et de les servir à table, mais aujourd'hui leur service se confond avec celui des gentilhommes de Maison, et ne consiste qu'à former la suite du Roi dans certaines cérémonies, les offices publics à la Chapelle du Palais, les cérémonies religieuses à l'extérieur ou enfin les sorties officielles.

Comme en réalité, et de par l'origine de leurs fonctions, les *Monteros de Espinosa*, veneurs d'Espinosa, font partie de la Garde royale, on les verra silhouettés dans le chapitre suivant.

Et ce sont les huissiers ou *ujieres* qui, sans appartenir à la petite noblesse, forment un groupe d'élite, se subdivisant en quatre groupes : les « huissiers des armes » — fonction aujourd'hui supprimée — chargés de la garde des armes du roi; les « huissiers de chambre », *ujieres de Cámara*, qui, de faction dans l'antichambre, ne doivent laisser pénétrer auprès du roi que les personnes qui en ont le droit ou la permission; les « huissiers de salle » — dont un certain nombre, ainsi que des suivants, sont attachés aussi aux membres de la famille royale — ils accompagnent depuis l'office, la cuisine ou la cave jusqu'à la table royale le couvert, les mets et les vins; et enfin les *ujieres de saleta* à qui incombe le soin de recevoir les visi-

teurs dans ce salon, dont on verra la destination, consacré aux audiences de la Reine.

Le *sumiller de corps* qui est, à proprement parler, le chef du Protocole, a dans ses attributions de surveiller deux des services les plus importants du Palais la *Real Cámara*, la Chambre royale, et le groupe des *gentilshombres de Cámara*, gentilshommes de la Chambre.

La Real Cámara porte encore le titre *Y Estampilla* et, sous les ordres directs du Grand maître du Palais, comprend, divisé en plusieurs départements, tout le secrétariat du Palais général de Leurs Majestés; les titulaires de ces hautes fonctions de confiance sont au secrétariat particulier de la Reine régente, le comte de Morphy; à la Trésorerie, D. J. Tayas; aux archives générales, D. J. Güemes et ce sont encore le bibliothécaire en chef, comte de las Navas, le directeur général des écuries royales D. A. Pineda, l'Architecte en chef D. E. Repulles et enfin les médecins de la Cour, *Señores* P. Candela, M. Ledesma et le marquis del Busto.

Quant aux fonctions des gentilshommes attachés à ce groupe de « la Chambre », elles sont de trois sortes, constituant ainsi trois classes pour leurs titulaires. Ce sont d'abord « les chambellans en exercice » qui accompagnent le souverain dans la *Cámara*, ce salon où seuls ont accès les Grands d'Espagne, les ambassadeurs, les maréchaux, c'est-à-dire les grands titres de noblesse et les plus hauts fonctionnaires du royaume. Puis les *gentilshombres de entrada* dont le privilège est de pouvoir « entrer » dans certains salons réservés du Palais, notamment dans celui de

la noblesse, *la sala de Grandes*. Enfin, les « chambellans de l'intérieur » dont les attributions se confondent aujourd'hui avec celles des *gentilshombres de casa y boca*.

Nous devons ajouter que le titre de Chambellan *en ejercicio* est donné en opposition au titre de simple « chambellan », lequel ne confère que la distinction honorifique sans les fonctions ; mais, que ce titre soit honoraire ou effectif, ceux qui l'ont obtenu ont le droit de porter comme signe distinctif, non l'antique clé, au si singulier aspect, brodée sur le dos de l'habit de cérémonie, mais simplement une petite clé d'or suspendue à un ruban rouge frangé d'or ; souvent même le ruban, tout à fait aminci, est admis sans la clé.

De tous temps, les grands ont manifesté une prédilection pour les chevaux ; d'ailleurs, n'est-ce pas grâce à ces groupes de cavalerie, bien ordonnancés, que s'avive de réelle et ardente beauté la pompe des cérémonies en plein air ? Aussi, toutes les cours ont-elles soigné tout particulièrement le commandement, l'administration et la composition de leurs écuries ; la Cour d'Espagne, plus que toute autre, a conservé ces traditions.

Cavalier consommé, D. B. Ulibarri, premier écuyer de Leurs Majestés, a sous ses ordres un fort nombreux personnel dont voici l'énumération sommaire.

Les *Cabellerizos de campo* ou *del Rey*, groupe de six écuyers nobles ; chargés d'accompagner le souverain dans ses sorties en voitures, l'un deux — à son tour de service — galope à la portière gauche du carrosse royal — le côté

droit étant dévolu au Chef de l'escorte militaire ou, à son défaut, au premier écuyer.

Les *Ballesteros*, bien que le nom « d'arbalétriers » soit celui de leur très ancienne charge, ces gentilhommes ne portent plus l'arbalète vénérable mais seulement les fusils de chasse du dernier modèle! car ce sont eux à qui incombent les détails des chasses et l'entretien des armes royales. Est-il besoin d'ajouter que, depuis la mort d'Alphonse XII, leur fonction est et sera quelque temps encore une sinécure?

Les *Reyes de armas* dont le titre sonore de « Rois des armes » exigeait, autrefois, que ceux qui en étaient investis appartenissent à la plus haute noblesse. Aujourd'hui, si l'emploi ne s'est pas encore tout à fait démocratisé, du moins les titulaires peuvent-ils être de toute petite noblesse. Ce sont eux qui transmettent les ordres du Roi (maintenant de la Reine régente); de plus, ils ont la garde de ses blasons et des armoiries de l'Espagne; or, comme celle-ci est formée de plusieurs anciens royaumes indépendants il y a plusieurs *reyes de armas*, un pour chaque principauté réunie à la couronne, et ils en portent le nom, et sur leurs tuniques, les armes.

Les *Picadores* ou « piqueurs » dressent et exercent les chevaux de la maison royale.

Les *Correos*, « courriers », qui fournissent le cavalier dont le cortège royal doit toujours être précédé.

Enfin les *Tronquistas*, « cochers à grandes guides », les *Lacayos*, « cochers ordinaires », les *Postillones* et les *Palafrenos* dont le nom indique assez clairement l'emploi.

Il est bien évident que ces six derniers groupes de serviteurs ne sont pas composés de nobles, mais il est bien entendu aussi que ce ne sont pas de vulgaires domestiques, car on ne cite pas au Protocole la simple domesticité.

Si la *Cámarera mayor* était jadis, avec ses suivantes, l'effroi des reines d'Espagne, il faut avouer que le caractère en a bien changé. Pour s'en convaincre, il suffirait de voir aujourd'hui avec quel tact exquis et quel charme élégant la comtesse de Sastayo s'acquitte de la délicate mission qui lui fait vivre une grande partie de la vie de la Reine. Et ce ne sont pas des ordres qu'elle donne aux dames qui l'assistent, mais des désirs à peine exprimés et des conseils affables.

Ce sont d'abord les Dames d'honneur, *Damas de Su Majestad*; comme les *Gentilshombres* le font avec le Roi, elles accompagnent la Reine, la Princesse des Asturies, ou les Infantes, aussi appartiennent-elles à la haute noblesse.

Puis la *Guarda Mayor*, dame qui dirige le personnel féminin du Palais.

Et enfin, les *Azafatas* ou « servantes »; malgré cette très humble dénomination — dont l'étymologie arabe signifie « petit panier » — les dames de cette classe sont de petite noblesse. Ce sont elles qui président à la toilette, au lever et au coucher de la Reine.

Il faut ajouter que chacune des Altesses royales a sa *Cámarera* et que sous les ordres soit de celle-ci, soit de la *Cámarera Mayor* il y a le groupe, plus ou moins nombreux, des « Gouvernantes ».

Disons enfin que l'Infante Isabelle a aussi sa petite maison particulière; la personne qui l'accompagne continuellement est la toute charmante marquise de Najera qui depuis son enfance, étant à peu près du même âge, ne s'est jamais séparée d'elle. La « Grande Maîtresse » de

la maison de l'Infante est la Comtesse de Lupe-runda et M. Coello fait le service de secrétaire et de trésorier.



Don Véga y Armijo.

La « Chapelle Royale » forme le sixième groupe de la maison de Sa Majesté. Jusqu'à la République, le chef de la Chapelle était un archevêque et avait titre de *Capellán Mayor* ou grand aumônier, mais depuis Alphonse XII, qui rétablit la charge, il n'y a

plus qu'un *Pro-Capellán Mayor* à qui le Pape donne le titre d'évêque de Sion *in partibus*. Et la Chapelle comprend des « Chapelains d'honneur » et des *Sumilleres de cortina*, ecclésiastiques qui assistent aux offices dans la tribune royale dont ils devaient tirer les rideaux — il n'y a plus de rideaux — quand le souverain était présent. Une de leurs charges aussi consistait à bénir la table du roi, mais il paraît qu'aujourd'hui ces fonctions sont bien négligées.

L'administration du Palais est confiée à l'*Intendente de la Real Casa y Patrimonio* — c'est maintenant D. Luis Moreno — qui dirige les trois départements administratifs du Contentieux, *Contaduría*, Trésorerie *Tesorería* et Archives, *Archivo*. D'accord avec l'Inspecteur général des bâtiments royaux il s'occupe également du service intérieur du Palais. Comme ses fonctions n'exigent qu'une grande entente des affaires on ne s'occupe point de le choisir dans la noblesse ou la roture — d'ailleurs il n'assiste pas aux cérémonies du Palais — et c'est toujours un habile administrateur ou un habile avocat en renom qui remplit ce poste difficile.



Don Emilio Castelar.

Dans le chapitre suivant nous parlons de la Garde Royale et de la Maison militaire de LL. MM. Nous n'avons plus à ajouter que ceci : les costumes de gala portés autrefois à la Cour ne sont plus en usage aujourd'hui que pour la livrée. Les gentilshommes de service à la Cour ont, comme uniforme, la culotte de Cour, les bas de soie,

la cape bleu sombre galonnée d'argent ainsi que le bicorné.

Un peu aride peut-être était ce chapitre, mais n'était-il pas nécessaire? Grâce à ces détails nous pourrions davantage nous intéresser aux grandioses cérémonies dont nous allons parler bientôt.

La Garde royale — La Maison militaire La Musique à la Cour

Les souverains — et même les présidents de république — ont de tout temps apporté le plus grand soin à la composition de leur maison militaire; nous avons déjà vu que la Cour d'Espagne ne le cède en rien à ce sujet et que la Garde royale prend une part des plus actives aux fêtes et cérémonies, à la vie intérieure et extérieure du Palais. Si l'on esquissait l'histoire de ce corps d'élite ou verrait que son aspect décoratif, toujours splendide, a passé par des phases bien diverses.

Maintenant, la garde royale ne comprend plus en réalité que le corps des *alabarderos*, la noble escouade des *Monteros de Espinosa* n'étant plus qu'un prétexte à douze distinctions plus honorifiques que militaires.

L'histoire des hallebardiers, depuis leur création jusqu'à aujourd'hui, se mêle absolument à la vie de la cour et les ordonnances qui leur firent une organisation, à part certains détails, sont encore en vigueur.

Les Hallebardiers sont depuis le commencement du siècle toujours chargés de la garde des souverains et du service intérieur du Palais; d'ailleurs, ils se montrèrent dignes de cette mission de confiance et d'honneur, ainsi lorsque dans la nuit du 7 octobre 1841 le Général León, à la tête de deux escadrons, tenta de s'emparer de la Reine Isabelle II, la seule compagnie des Hallebardiers, sous le commandement de leur héroïque capitaine Don Domingo Dulce, repoussa cette attaque, fit prisonnier le Général rebelle — qui, le lendemain, était fusillé — et sauva ainsi la souveraine.

Le costume des Hallebardiers se composait dès lors — et jusqu'à présent il est demeuré tel — pour le service ordinaire en petite tenue: d'un pantalon, d'un justaucorps et d'une cape, le tout de couleur bleue, brodequins lacés, bonnet de police; pour la grande tenue: pantalon blanc, justaucorps rouge, doublé de soie rouge, à col et revers de drap bleu, le chapeau et la cape bleue garnis d'un large galon d'argent, les boutons d'argent de la cape portant le nom de la compagnie, enfin, des grandes bottes. Les armes des Hallebardiers consistent encore en une épée à poignée d'acier, une grande pertuisane ou hallebarde et, selon les exigences du service, une longue carabine avec son épée-baïonnette.

Quand ils sont de faction à l'intérieur du Palais ils por-

tent l'épée au côté, une hallebarde au poing, et une autre à l'épaule, et lorsque passe devant eux un Grand d'Espagne, un « Grand Croix », un ministre, un prélat ou un chambellan, ils frappent lourdement le sol de deux coups de hallebarde.

Réorganisé définitivement le 16 novembre 1841 — ayant été, cependant, licencié à l'avènement d'Amédée de Savoie mais rétabli lors du couronnement d'Alphonse XII — le corps des hallebardiers, dont le Roi est le colonel, compte 290 hommes, ainsi qu'une musique qui n'a pas tardé à acquérir une grande et juste renommée.

Ce sont « *Los Monteros de Espinosa* » ou « Veneurs d'Espinosa » qui constituent aujourd'hui la garde nocturne immédiate du Roi. Instituée au XI^e siècle dans la province de Castille, cette garde comprit d'abord, six nobles de la ville de Espinosa, aujourd'hui elle se compose de douze lieutenants ou capitaines en retraite que commande un doyen de haute noblesse. L'uniforme, qui subit de notables transformations, consiste à présent en un justaucorps bleu à revers, avec brandebourgs sur la droite, d'un haut-de-chausses ou culottes, de bas de soie et d'un chapeau claqué largement galonné d'argent, pour arme : une fine épée. La solde d'un veneur est calculée à raison de 3.000 pesetas par an lorsque le veneur est de service et à 1.500 pesetas dans le cas contraire.

La seule fonction qu'ils aient conservée est de fournir chaque nuit deux *monteros* qui, prenant leur service à 11 heures du soir, veilleront, silencieux, toute la nuit dans une *ante cámara*, antichambre, contiguë à la chambre du

Roi; une fois le Roi couché, ils prennent les clefs de sa chambre et ne doivent les rendre au Grand Maître du Palais que le lendemain matin après le lever du Roi, alors que commence le service du jour.

Les *Alabarderos* et les *Monteros* sont seuls chargés, nous venons de le voir, du service intérieur du Palais; pour le service extérieur — auquel ils prennent part — Alphonse XII créa une magnifique compagnie, la *Escuadron de Escolta Real* — de superbes cavaliers aux uniformes où le blanc domine, cuirassés d'argent poli, au casque d'argent surmonté d'un panache blanc, monté sur de hauts et puissants chevaux noirs. Cette escorte, qui accompagne Leurs Majestés à chaque sortie officielle, à Madrid ou aux environs, réside dans les dépendances du Palais-Royal et comme les *Alabarderos* et les *Monteros* est placée sous le contrôle du chef de la Maison militaire, *Cuarto militar de Su Majestad*.

Une belle cérémonie qui attire toujours vers le Palais une foule d'oisifs, et à laquelle ne voudraient pas manquer les touristes, est celle qui a lieu chaque matin pour la relève de la garde extérieure du Palais, laquelle garde est fournie à tour de rôle par la garnison de Madrid, et se compose d'un bataillon de ligne, d'une batterie d'artillerie et de 25 cavaliers.

A dix heures précises, devant l'Almereria, les troupes, qui viennent prendre le service d'honneur, entrent d'un pas mesuré, presque silencieux, aux sons de l'hymne national joué en marche très lente, et forment front de bataille vis-à-vis des détachements qui descendent la garde.

Lorsque le drapeau passe devant l'aile du château qu'occupe la famille royale, Sa petite Majesté Alphonse XIII sort sur le balcon pour saluer gravement l'étendard et le peuple s'en va, content d'avoir aperçu l'Enfant blond et charmant qui, dans quatre ans, sera, si Dieu le permet, Roi de toutes les Espagnes.

* * *

Les véritables origines des Marches royales espagnoles sont, en réalité, assez confuses à démêler et leur provenance reste incertaine. La plus ancienne que l'on connaisse est celle de Don Jaime, le *Conquistador*; elle remonte, affirme-t-on, à la fin du XII^e siècle ou au commencement du XIII^e et cependant elle ne pouvait être évidemment exécutée avec les instruments tubulaires imparfaits qui existaient alors.

La Marche des clairons ou *Marcha de Clarines*, usitée dans la cavalerie et l'artillerie, a une origine presque aussi légendaire. C'est la même, assure-t-on, qui fut sonnée par les buccins d'argent lorsque, victorieuse des Maures, Isabelle la Catholique fit son entrée à Grenade. Mais si l'origine est contestable et l'auteur inconnu pour toujours, cette sonnerie est du moins d'un caractère vraiment grandiose par sa sobriété harmonique et sa curieuse absence de rythme.

Pour les Marches suivantes, les origines vont se préciser et nous trouvons d'abord, selon Perez, la *Marcha Real* ou *Austriaca* qui, composée par saint Ignace de